

CATHERINE MALABOU

LA PLASTICITÉ AU SOIR DE L'ÉCRITURE

Dialectique, destruction, déconstruction

VARIATIONS I

Éditions Léo Scheer

Catherine Malabou

La Plasticité au soir de l'écriture

Dialectique, destruction, déconstruction

La plasticité au soir de l'écriture est un manifeste particulièrement éclairant pour qui tente de comprendre l'un des mouvements directeurs de la philosophie française de ces cinquante dernières années. Dans cette autobiographie intellectuelle, Catherine Malabou revient sur l'héritage de la déconstruction en partant du motif fondamental de la pensée de Jacques Derrida, l'écriture. À travers une confrontation de cette pensée avec celles de Hegel et de Heidegger, elle montre comment le concept de plasticité tend aujourd'hui à se substituer aux schèmes du graphe et de la trace. Le dialogue entre « graphique » et « plastique » qui se noue alors s'étend à différentes disciplines et met au jour, de l'anthropologie à la neurobiologie, des enjeux théoriques décisifs.

Catherine Malabou est maître de conférences en philosophie à l'université de Paris X-Nanterre et directrice de la collection de philosophie Non & Non aux Éditions Léo Scheer. Ses derniers ouvrages publiés sont *Le Change Heidegger* (Éditions Léo Scheer, 2004) et *Que faire de notre cerveau ?* (Bayard, 2004).

EAN numérique : 978-2-7561-0463-8

ISBN livre papier : 9782915280630

www.leoscheer.com

LA PLASTICITÉ AU SOIR DE L'ÉCRITURE

Dialectique, destruction, déconstruction

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© *Éditions Léo Scheer, 2005*

CATHERINE MALABOU

LA PLASTICITÉ AU SOIR DE L'ÉCRITURE

Dialectique, destruction, déconstruction

VARIATIONS I

Éditions Léo Scheer

Variations
Collection dirigée
par Léo Scheer

Pour Jacques Derrida



© Richard A. Cooke/CORBIS

Masque à transformation Kwakwaka' wakw avec oiseau.

LIMINAIRE

Ce texte est un portrait. Le portrait du concept de plasticité. Plus exactement, il esquisse la forme d'une histoire, d'un mouvement au cours desquels ce concept s'impose progressivement comme le style d'une époque.

De Hegel à Heidegger, de Heidegger à Derrida, a eu lieu toute une aventure de la forme qui interdit désormais que l'on confonde cette dernière, purement et simplement, avec la présence. La forme s'est ainsi secrètement transformée. Elle apparaît aujourd'hui comme ce qu'elle est, plastique.

En exposant cet avènement inédit, c'est en un sens ma propre vie intellectuelle que je raconte, répondant à l'impératif de la nouvelle collection « Variations » des Éditions Léo Scheer : faire état d'un parcours, d'une métamorphose formatrice.

La grande histoire de ce qui apparaît avec la « fin de l'écriture » est donc envisagée ici sous l'angle de la petite histoire d'une philosophe qui, en retraçant l'entretien de la dialectique, de la « destruction » et de la déconstruction, met en perspective ses livres et ses itinéraires¹. L'analyse se déploie

1. Les livres dont je parlerai ici sont ceux que j'ai publiés en 1996 : *L'Avenir de Hegel. Plasticité, temporalité, dialectique* (Vrin); en 1999, avec Jacques Derrida : *La Contre-allée* (La Quinzaine Littéraire-Louis Vuitton); en 2000 :

dans l'occurrence d'une lancée où coïncident le problème global de la fin de l'écriture et celui, plus personnel, d'un deuil. Un changement d'époque et une métamorphose intime. Cette coïncidence donne au concept de soir sa coloration et sa densité toutes particulières.

Plasticité, actes du colloque du Fresnoy (Éditions Léo Scheer); en 2004 : *Le Change Heidegger. Du fantastique en philosophie* (Éditions Léo Scheer) et *Que faire de notre cerveau?* (Bayard).

I

D'UN ÉTRANGE OBJET

Pour entrer dans le soir, je vous invite à considérer mon portrait conceptuel comme un *masque à transformation*.

Née d'une aube difficile à situer, bien loin d'ici, sur la côte Ouest d'Amérique du Nord, en Chine, en Sibérie, en Nouvelle Zélande, peut-être en Inde et en Perse, une étrange tendance artistique a laissé des traces d'elle-même sous la forme de masques qui, malgré l'incommensurable distance entre les pays, les continents et les peuples qui en sont les gardiens, présentent une frappante analogie de structure. Ce sont des masques pluriels, composés de visages multiples, des masques de masques si l'on veut. Comme l'explique Lévi-Strauss, « ils s'ouvrent soudain en deux volets pour laisser apercevoir un second visage, parfois un troisième derrière le second, tous empreints de mystère et d'austérité [...] ¹ ». On les appelle des *masques à transformation*.

1. Claude Lévi-Strauss, *La Voie des masques*, Genève, Éditions Albert Skira, « Les Sentiers de la création », 1975, vol. I, p. 19. Une salle de l'American Museum of Natural History de New York est entièrement consacrée à l'art des Indiens de la côte Nord-Ouest des États-Unis et du Canada, on y trouve quelques-uns des plus beaux masques à transformation du monde. Voici en

Les masques à transformation ne laissent jamais voir la face qu'ils masquent. Ils ne sont d'ailleurs pas adaptés au visage, n'en épousent pas le modelé, ne sont pas faits pour le dissimuler. Ils ne s'ouvrent et ne se ferment que sur d'autres masques. Ainsi, ils n'œuvrent pas à la métamorphose de quelqu'un ou de quelque chose; leur être se résume à la charnière qui les partage en leur milieu. On les appelle encore des « masques articulés ». Lévi-Strauss salue leur « don dithyrambique de [...] synthèse¹ », leur capacité à tenir ensemble des éléments hétérogènes. En montrant non le travestissement d'un visage mais les rapports de transformation qui structurent tout visage (ouverture et fermeture sur d'autres visages), ces masques révèlent le lien secret qui existe entre *unité formelle* et *articulation, plénitude d'une forme et possibilité de sa dislocation*.

Pour entrer dans le soir, je vous invite à lire ces pages, la passé qu'elles relatent, l'avenir qu'elles annoncent, comme on déplie les volets de ces masques, en trouvant derrière chaque panneau la constance d'une question, mais d'une question que sa constance même disloque : la question,

quels termes Lévi-Strauss décrit cette salle : « Il est à New York [...] un lieu magique où les rêves de l'enfance se sont donné rendez-vous; où des troncs séculaires chantent et parlent; où des objets indéfinissables guettent le visiteur avec l'anxieuse fixité de visages; où des animaux d'une gentillesse surhumaine joignent comme des mains leurs petites pattes, priant pour le privilège de construire à l'élu le palais du castor, de lui servir de guide au royaume des phoques, ou de lui enseigner dans un baiser mystique le langage de la grenouille ou du martin-pêcheur. Ce lieu, auquel des méthodes muséographiques désuètes, mais singulièrement efficaces, confèrent les prestiges supplémentaires du clair-obscur des cavernes et du croulant entassement des trésors perdus, on le visite tous les jours, de 10 heures à 5 heures, à l'American Museum of Natural History : c'est la vaste salle du rez-de-chaussée consacrée aux tribus indiennes de la côte Nord du Pacifique qui va depuis l'Alaska jusqu'à la Colombie britannique. » *Ibid.*, pp. 7-9.

1. *Ibid.*, p. 24.

précisément, de la *structure différenciée de toute forme* et, en retour, de l'*unité formelle ou figurale de toute différence et de toute articulation*.

Un examen patient de l'énigme des masques à transformation conduit l'ethnologue à découvrir que l'articulation des deux moitiés d'un visage ou des visages entre eux correspond en réalité à une ligne de partage entre deux manières de représenter une même face. L'articulation du visage renvoie donc à une autre articulation, invisible en elle-même, entre ce que Lévi-Strauss appelle l'*élément plastique* et l'*élément graphique* du masque.

C'est ainsi que les deux moitiés articulées sont constituées le plus souvent des deux profils accolés d'un même visage. Ce procédé esthétique se nomme la « *split representation* » ou « représentation dédoublée¹ ». Le front est divisé en deux lobes, la bouche est composée de ses deux moitiés affrontées, le corps semble avoir été fendu par derrière de haut en bas et les deux moitiés rabattues en avant sur le même plan. Cette dissociation s'explique par le fait que l'objet est conçu et représenté sous un *double aspect*. Le masque, dit Lévi-Strauss, manifeste une union de « l'élément plastique et de l'élément graphique. Ces deux éléments ne sont pas indépendants; ils sont liés par une relation ambivalente, qui est à la fois une relation d'opposition et un rapport fonctionnel² ». L'élément plastique dans le masque désigne tout ce qui renvoie au visage et au corps comme à son référent; l'élément graphique quant à lui est de l'ordre de l'ornement ou du décor (peinture ou tatouage) sur ce même visage ou ce même corps. Ces deux modalités de la représentation symbolisent le dédoublement entre

1. La « *split representation* » est analysée en particulier dans l'*Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, vol. I, chapitre XIII : « Le dédoublement de la représentation dans les arts de l'Asie et de l'Amérique. »

2. *Anthropologie structurale* I, p. 287.

l'acteur et son rôle, l'individu et son personnage social. Ce qui est intéressant est que « graphique » et « plastique », se trouvant ainsi articulés, cessent de valoir comme des entités autonomes et peuvent échanger leurs modes de signification respectifs. Si les masques se transforment, c'est précisément parce que « les modalités d'expression plastiques transforment toujours les modalités d'expression graphiques et réciproquement [...] »¹. Ainsi le masque révèle-t-il l'*interchangeabilité* ou le *rapport de conversion entre plastique et graphique, image et signe, corps et inscription*.

Pour entrer dans le soir, je vous invite à lire mes textes comme formant une seule et même tentative, celle de situer, sur chaque face des œuvres ou des problèmes étudiés, la *brisure symbolique entre l'élément plastique et l'élément graphique de la pensée*. Je cherche en effet à lier la question de la structure différentielle de la forme et, à l'inverse, celle de la structure formelle de la différence à l'énigme du rapport entre *figure* et *écriture*. Je tente de comprendre, avec toute la constance dont je suis capable, les *relations de transformation* entre les deux et la raison pour laquelle le dialogue entre *forme* et *écriture* s'impose justement comme une *structure*.

Un visage s'ouvre sur un visage, une articulation laisse place à une autre. Il en va ainsi à l'infini peut-être. Le lien secret et primitif qui unit *transformation* et *substitution*, *métamorphose* et *remplacement*, *opposition* et *rapport fonctionnel* marque l'impossibilité, pour une figure ou une forme, de coïncider purement et simplement avec elle-même, d'être identique à soi. En retour et de la même manière, ce lien marque l'impossibilité, pour cette non-coïncidence à soi ou cette brisure, de se manifester autrement qu'en une figure, de se donner autrement qu'en un devenir-forme. Mon travail s'emploie à déplier toutes les torsions de ce lien syncopé.

1. *Ibid.*, p. 288.

II

MES VISAGES

Mon « masque à transformation » – c'est là sa première face, la plus immédiatement visible – est constitué des deux profils accolés de Hegel et de Heidegger. Si on l'ouvre, on trouve un autre visage formé des deux profils accolés de Hegel et de Freud. Un troisième visage, caché sous le second, tient ensemble les deux profils de Heidegger et de Lévi-Strauss, un quatrième confronte Hegel à Derrida. Un dernier enfin fait s'affronter philosophie et neurosciences. Cet objet un et quadruple, un et multiple, cette structure feuilletée sont à l'image de ma vie et de ma psyché, essentiellement dédoublées, diffractées, scindées, mais en même temps, et mystérieusement, solidement articulées.

La référence à Lévi-Strauss n'exprime pas seulement la dette profonde que mon travail a contractée, explicitement ou implicitement, auprès du structuralisme, elle me permet aussi de convoquer une origine primitive, éloignée de la philosophie, qui me ramène à ma fascination d'enfance pour tout ce qui se dissocie, se dissimule, paraît ou disparaît sans jamais toutefois se briser, simplement *en chan-*

geant de forme; à mon amour pour la gémellité, la scissiparité et la mutabilité. Cette fascination s'est prolongée et a fini par constituer une individualité philosophique à facettes. Cette diaprure procède au départ d'une articulation très simple, très nette et pour moi définitive entre deux côtés ou deux visages *logiques* qui, comme je l'ai compris assez vite, correspondent à deux types de *négation*. Ces deux négations – les ai-je découvertes dans l'expérience de la désobéissance? – me tirent depuis toujours en deux sens à la fois, ce sont elles qui constituent mon identité paradoxale.

Pour entrer dans le soir, je vous invite à considérer mon masque comme un objet à plusieurs faces soudé en son milieu par une différence, voire une opposition entre deux types de négativité, c'est-à-dire encore deux types de différence ou d'opposition. Mon chemin de pensée se situe – c'est là son indiscutable point de départ – à la croisée de deux logiques du négatif. Selon l'une, la négation, en se redoublant, *forme sa solution* – négativité dialectique. Selon l'autre, la négation, en se redoublant, se différencie et se déplace sans rien résoudre, elle *trace son écartement* comme espacement d'une dislocation pure – négativité déconstructrice.

L'affrontement entre ces deux logiques ou ces deux types de négativité a constitué dès le départ pour moi le lieu inquiet d'une demeure philosophique, sans cesse étayée, sans cesse ébranlée aussi par les coups que l'un et l'autre « non » n'ont cessé et ne cessent encore de se porter.

Je l'ai dit, je le répète, nous n'en avons pas fini avec Hegel, et je souris en pensant à tous ceux qui ont cru et croient encore prendre en marche le train d'un certain anti-hégélianisme prétendument post-métaphysique. La dialectique n'a évidemment pas disparu. Bien plutôt et en réalité, dialectique, destruction et déconstruction n'ont cessé de circuler et de passer l'une en l'autre, continuant

aujourd'hui de se transformer mutuellement. D'ailleurs, c'est là ce qui justifie ses multiples visages, ma pensée est animée par un échange et une convertibilité de cette sorte. En effet, au sein de mon masque, *ce n'est pas toujours Hegel*, par exemple, *qui assume la position dialectique. Ce n'est pas toujours Derrida*, par exemple, *qui défend la position différentielle*. Certes, Derrida reproche à Hegel d'avoir « dénoncé l'être-hors-de-soi du logos¹ », c'est-à-dire d'avoir développé une conception du négatif qui n'est qu'un prélude au rassemblement et à la clôture sur soi, sans écart ni différence, de la présence. Mais il arrive aussi à Derrida de défendre, voire de revendiquer, contre une certaine passion lévi-straussienne de l'origine pleine, un « hégélianisme sans réserve ». Il arrive à Heidegger d'affirmer sans restriction « l'entièreté de structure » de l'existence, son caractère résolument infrangible, résistant à la dislocation, contre une certaine compréhension de la structure, propre aux linguistes ou aux anthropologues, comme pur « assemblage » ou pure « différenciation² ». Il se peut que Freud défende parfois une conception dialectique du deuil contre le mauvais infini de l'hystérie. Il arrive enfin que les travaux des neurobiologistes confortent une certaine métaphysique de la présence au moment même où ils croient ne décrire que des assemblées neuronales nomades ou des séquences synaptiques sans intention.

Les acteurs, les rôles se substituent ainsi les uns aux autres, passent, s'échangent et font de cette manière tourner la question pour moi décisive de savoir si l'espace de confrontation entre les deux négativités est lui-même de nature dialectique ou s'il est au contraire de pure juxtapo-

1. *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 39.

2. Voir sur ce point mon article « Une différence d'écart : Heidegger et Lévi-Strauss », in *La Revue philosophique*, Paris, PUF, n° 4, oct.-déc. 2002, pp. 403-416.

sition. En d'autres termes si la ligne d'affrontement entre deux concepts du négatif – dialectique et différent – est animée par une tendance systématique, c'est-à-dire par une tendance au rassemblement du conflit en une forme, ou si elle est cette fêlure de l'écart qui menace la formation de la forme elle-même. On voit bien, pour revenir à la description du masque proposée par Lévi-Strauss, qu'il s'agit, ici encore, d'une agonistique entre la forme et sa dislocation, l'unité systématique et l'éclatement du système.

Ce conflit ou cette unité brisée peuvent être exprimés en termes de lutte ou de tension entre, d'une part, la *différenciation temporelle* et, d'autre part, l'aspect purement *synchronique* des instances affrontées.

Les deux côtés du masque, les deux compréhensions du négatif qui se disputent la précellence sont en fait eux-mêmes différenciés, eux-mêmes pluriels. Il n'y a pas seulement deux côtés mais un *partage des côtés d'un côté et de l'autre*. Il y a deux formes de dislocation en chaque moitié. *Splitting* à la seconde puissance. En chaque moitié travaille premièrement une *différence des temps*, problème que j'ai placé au cœur des deux livres *L'Avenir de Hegel* et *Le Change Heidegger*. On lit, dans *L'Avenir de Hegel* : « Le concept de temps mis en œuvre par [la] philosophie [hégélienne] n'est ni univoque ni figé. Hegel en effet travaille (en) deux temps à la fois¹. » J'avance, dans *Le Change Heidegger*, que « lire Heidegger revient [...] toujours à avoir le regard constamment troublé par deux changes [...]. Toujours avant, toujours après – tel est le rythme qui marque le temps de notre séjour chez Heidegger² ».

Toute pensée de la négativité, *dialectique ou non*, se déploie en effet toujours dans deux temporalités au moins. De chaque côté, donc, ce ne sont pas seulement deux mais

1. *L'Avenir de Hegel*, op. cit., p. 28.

2. *Le Change Heidegger*, op. cit., p. 97.

DU MÊME AUTEUR

L'Avenir de Hegel, Paris, Vrin, 1996

La Contre-allée, avec Jacques Derrida, Paris, La Quinzaine
littéraire-Louis Vuitton, 1999

Plasticité, actes du colloque du Fresnoy, Paris, Éditions
Léo Scheer, 2000

Le Change Heidegger, Paris, Éditions Léo Scheer, 2004

Que faire de notre cerveau?, Paris, Bayard, 2004

TABLE

<u>Liminaire.....</u>	<u>11</u>
<u>I - D'un étrange objet.....</u>	<u>13</u>
<u>II - Mes visages.....</u>	<u>17</u>
<u>III - La plasticité: élément plastique</u> <u>ou élément graphique de la philosophie?.....</u>	<u>25</u>
<u>IV - Le concept de « schème moteur ».....</u>	<u>31</u>
<u>V - Le soir et l'époque.....</u>	<u>37</u>
<u>VI - Dialectique, destruction, déconstruction:</u> <u>unes et plusieurs.....</u>	<u>41</u>
<u>VII - Quels changements pour la déconstruction?.....</u>	<u>49</u>
<u>VIII - La « forme » de Heidegger.....</u>	<u>59</u>
<u>IX - Fantastique et philosophie: Hegel.....</u>	<u>63</u>
<u>X - Fantastique et philosophie: Lévinas.....</u>	<u>75</u>
<u>XI - L'économie ontologique ou la convertibilité absolue....</u>	<u>85</u>
<u>XII - D'une nouvelle méthode de lecture.....</u>	<u>97</u>
<u>XIII - De la plasticité comme schème moteur.....</u>	<u>107</u>
<u>Épilogue.....</u>	<u>113</u>
<u>Bibliographie.....</u>	<u>117</u>